Chapitre VII

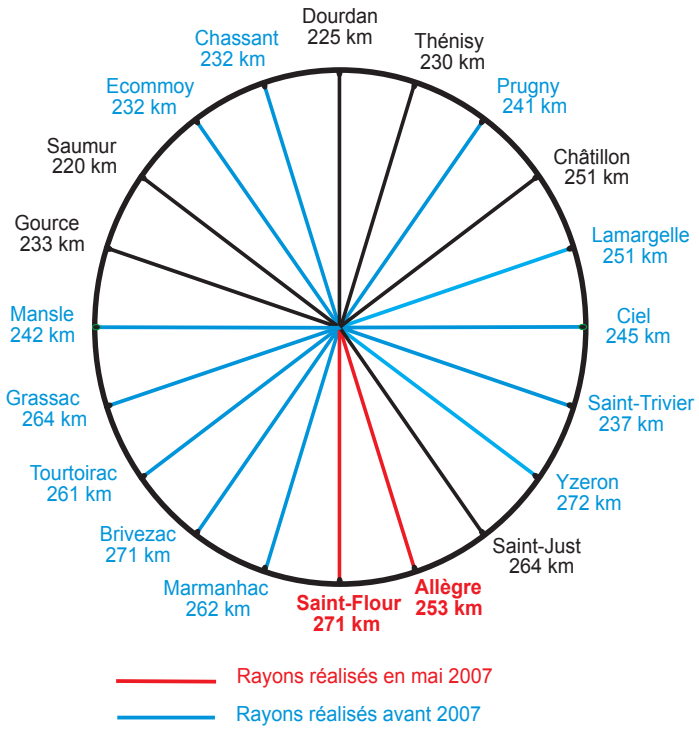
MAI 2007

COUP DE CHAUD AU PAYS DES VOLCANS…

Bigre ! Je viens de réaliser, en ce tout début d'année 2007, qu'il y a bientôt cinq années, fugitives certes par ce temps qui court dopé par une EPO kazakhe, que j'ai monté les deux premiers Rayons de la « roue de Patrick ».
Et 54 mois plus tard, je ne suis même pas fichu de l'utiliser, cette roue !

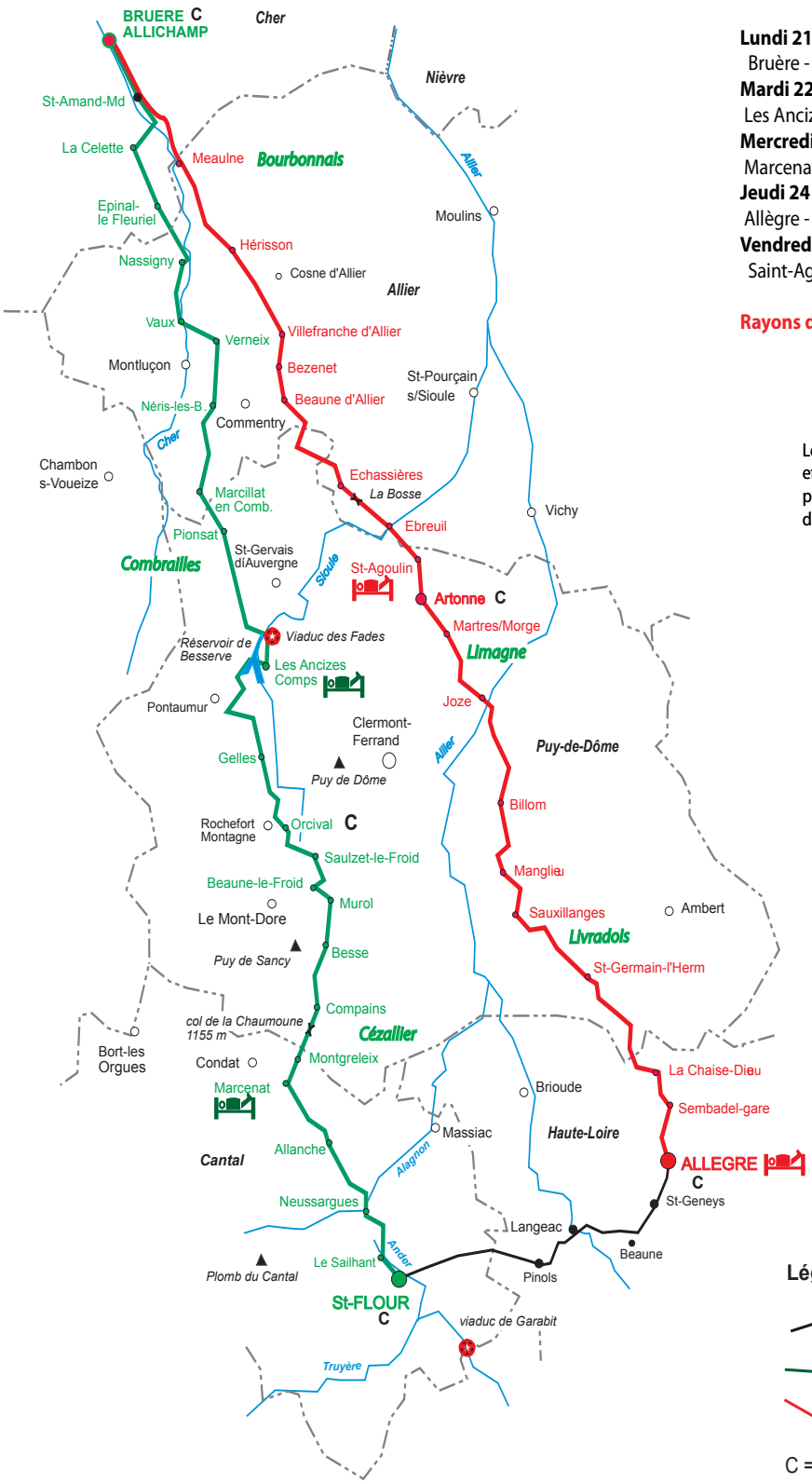
Avec 12 rayons sur vingt, eussent-ils été montés avec le plus grand soin, fussent-ils aussi solides que les bâtons d'une roue de professionnel, il est certain que le moindre nid de poule viendrait mettre en huit cet engin bâtard et asymétrique, détruisant du même coup un labeur acharné, voir y mettant un terme définitif car, à mon âge, les cols de fémur et autres clavicules ne se ressoudent pas facilement…

Pris d'un remords angoissé, je décide de me plonger dans mes vieilles complices, les 238 et 239 de Michelin afin de construire un projet sur cinq jours, assez séduisant pour convaincre mon compère Bernard – qui fantasme de Diagonale de France en solitaire, voire de Paris-Brest-Paris – de m'accompagner, ou plus exactement de venir « mener mon train. » Comme il aime la montagne et les cols (moi aussi, même si j'y rame désormais autant que j'y pédale !), mon choix se porte sur les Rayons de Saint-Flour et d'Allegre, deux costauds aussi bien en distance qu'en dénivellation. Peut-être les plus touristiques aussi, car Puy-de-Dôme et Cantal sont de bien beaux départements…



Bernard ayant "topé", la période choisie est la seconde semaine de mai… que nous décidons de repousser à la quatrième pour différentes raisons, parmi lesquelles nos obligations grand-parentales occupent une place décisive. « *Pas de vélo, quand nous avons Lily Rose !* » a dit Eliane, mon épouse. Comme si je pouvais avoir eu une aussi indigne intention ! En place de Rayonner, je participai donc à la garde de Lily Rose, 12 mois et 8ème membre de la seconde génération issue de nos amours. Notre petite dernière, contrariée par deux incisives naissantes et sans doute terrorisée par ce vieux monsieur qu'elle prenait - c'est mon interprétation – pour le méchant docteur qui lui fait du mal, ne fût pas très souriante. Mais peut-être ce spleen était-il la conséquence d'une météo pluvieuse et venteuse, assez désagréable. Merci, chère enfant, de nous avoir épargné ce temps de chien dans la traversée des hauts plateaux du Cézallier.

CARTE de la RANDONNEE



Lundi 21 mai 2007		
Bruère - Les Ancizes	138 km	1.550 m
Mardi 22 mai		
Les Ancizes - Marcenat	117 km	2.330 m
Mercredi 23 mai		
Marcenat - St-Flour - Allègre	138 km	1.855 m
Jeudi 24 mai		
Allègre - Saint-Agoulin	140 km	1.165 m
Vendredi 25 mai		
Saint-Agoulin - Bruère	121 km	1.045 m

Rayons de Saint-Flour et Allègre (et liaison)
654 km 7.945 m

Le parcours tracé sur cette carte est celui effectivement réalisé. Les distances parcourues et les dénivelées positives données ont été mesurées.

Légende

- liaison St-Flour - Allegre
- Rayon Bruère - Saint-Flour
- Rayon Allegre- Bruère
- C = contrôle
- = ville-étape
- *limite de département*
- *Haute-Marche* — *unité géographique*
- viaduc "eifellien"

Lundi 21 mai 2007

De Bruère-Allichamps (Cher) aux Ancizes-Comps (Puy-de-Dôme)

138 km et 1.550 m d'élévation

Nous avons quitté Beaune à 6 heures précises, le lundi 21 mai avec la Citroën Picasso de Bernard, plus nos deux randonneuses Berthoud pomponnées et graissées, nos sacoches et notre courage. Du moins pour ce qui me concerne, car je ne suis pas parti avec mon enthousiasme coutumier, même si le défi qui m'attend est bien étriqué en comparaison de ceux que j'affrontais quelques années auparavant. Mais il ne faut pas se dégonfler. Jamais. Sinon…

Il fait un temps superbe quand Bernard stoppe son véhicule à proximité de la fameuse borne romaine du centre de la Gaule, au cœur du village de Bruère-Allichamps. Notre intention n'est pas, une fois de plus, de faire du charme à cette très vieille et vénérable dame, mais de procéder aux dernières formalités de départ au Café du Commerce : petit-déjeuner, vidange de nos colons et pointage des cartes de route. Nous avons déjà nos habitudes en ce lieu qu'il vaut mieux fréquenter un autre jour que le lundi car, même à Bruère, la boulangerie est en RTT et le délicieux "pain-beurre-confiture" qui nous avait régalé en août dernier, a été remplacé par un croûton rescapé du week-end. Pas de problèmes par contre pour les toilettes et les visas.

Notre Picasso fait la gueule...

Sur le chemin du camping local, où la Picasso va tranquillement se reposer après sa course de 230 km, nous glissons dans la boîte postale le courrier qui informera Patrick Plaine de notre départ. La patronne – jeune femme sympathique, mais aussi négligée dans sa tenue que négligente dans le nettoyage des médiocres sanitaires de son camping – se précipite pour lever la barrière. Cette fois-ci elle est bien réveillée et a sans doute pris le temps de boire le café matinal qui lui sert de starter. Et pour nous prouver qu'elle est en excellente forme, elle indique à Bernard une aire de stationnement opposée à "notre" emplacement habituel. Moi ça ne me dérange pas, mais je pense que la Picasso va vraiment s'emm… durant 5 jours. Elle était habituée à contempler les eaux courantes du Cher, le ballet amoureux des innombrables colverts et les sauts de carpe des salmonidés chasseurs de moustiques. Elle va devoir contempler une haie mal taillée et sans charme. Moi, à sa place, je me coulerais une bielle pour exprimer mon désaccord.

... et moi, l'âne bâté

Insensibles à la mauvaise humeur de notre carrosse, nous déchargeons nos montures et préparons notre départ. Catastrophe ! A l'instant de fixer la sacoche avant, je réalise, incrédule et bientôt angoissé, que j'ai oublié de replacer la barrette de fixation sur le guidon. Je l'avais démontée quelques semaines plus tôt lors d'une campagne de chasse aux bruits. Ma randonneuse est elle aussi une vieille dame[3], certes moins âgée que la borne gallo-romaine. A l'instar de son cavalier, elle souffre de nombreux points d'arthrose et de frottements irritants. Mais à la différence de son maître[4], elle craque, grince, gémit, râle en permanence … Je l'ai démontée, nettoyée, resserrée, graissée… Elle allait mieux… Mais elle ne veut plus de ma sacoche…

Par chance, car ce n'est pas mon habitude, j'ai utilisé le vieux sac à dos de mes randonnées à VTT d'autrefois pour transporter mes habits de rechange. C'est ainsi que, pour la première fois de ma vie cycliste, je prends la route – et la roue de Bernard – avec une sacoche Quorum sur le porte-bagages arrière et avec un sac de quelques trois kilos sur mon dos. Je me sens un peu "drôle" durant les premiers kilomètres avec un guidon léger comme une plume et un emplâtre dorsal. Disons-le de suite, à ma grande surprise, ce sac ne me gênera en aucune manière. A tel point que j'oublierai à plusieurs reprises de l'enlever lors des arrêts ! Très rapidement intégré, il est vite devenu un simple vêtement, certes un peu épais et chaud, mais sincèrement très supportable. Je me prendrais presque à regretter de ne pas avoir suivi plus tôt les conseils de Daniel Janan, distingué randonneur au long cours (surtout montagnard) et membre éminent de l'Audax-Club de France qui est un apôtre du « *rouler le plus léger possible* » et un inconditionnel du « *sac à dos de 3 kg au maximum* ». Et je me dis que, peut-être, sans mes sacoches latérales à l'arrière, Zef ne m'aurait pas tué entre Dunkerque et Heandaye, lors de ma dix-septième Diagonale de France...

3 12 ans d'âge et de 120.000 km sur les routes de France et d'Europe…

4 pourquoi ris-tu, chère épouse ?

Rayon numéro 13... C'est parti !

Nous quittons une patronne souriante et une Picasso boudeuse vers 10h00. La route en rive gauche du Cher est désormais une allée de notre Rayonnant jardin. Plate, ombragée, idéale pour une bonne mise en jambes d'une petite dizaine de kilomètres avec, en prime, un coup d'œil au passage sur la vénérable abbaye de Noirlac. La longue traversée de St-Amand-Montrond est moins agréable, mais tout aussi connue de nous.

Le véritable départ de ce Rayon de St-Flour se situe au pied de la courte mais raide bosse à la sortie de cette ville. Gaz d'échappement et rafales de Zef (eh, oui ! C'est bien un vent de sud-ouest qui souffle en cette belle matinée !) me contraignent à utiliser – déjà – une moulinette d'arrière grand-père… Heureusement dès le sommet de ce mur, nous quittons la nationale camionneuse pour basculer vers le Cher et le village de Drevant, connu pour ses vestiges gallo-romains, auxquels nous avions fait honneur quelques années en arrière, lors d'une concentration de diagonalistes à Vesdun. Nous passons donc sans ralentir jusqu'à la sortie du pont sur le Cher, où un raidard vicieux vient refroidir nos ardeurs.

Ce chevron près du hameau de La Groutte est le premier d'un toboggan long de 25 km, qui court sur les collines de la campagne saint-amandoise, terre de bocages, de bœufs charolais et du Grand Meaulnes. Nous faisons un court arrêt à Epineuil-le-Fleuriel village d'enfance du jeune Alain Fournier. Je fais quelques photos d'un mur de pierres jaunes et d'une plate-bande plantée de roses multicolores, délaissant volontairement le musée-école du célèbre écrivain. J'avais dû lire le Grand-Maulnes au cours de ma jeunesse par obligation scolaire et je me suis volontairement lancé dans une nouvelle lecture assez récemment. Rien à faire, à 15 ans ou 50 ans plus tard, je n'accroche pas ! Ni aux aventures amoureuses d'Augustin, ni – surtout – à l'écriture d'Alain Fournier. Je suis pourtant un fan absolu de George Sand, et je me serais volontiers vendu au diable pour posséder une plume aussi belle… Celle de l'enfant d'Epineuil me lasse rapidement…

Nous faisons une halte plus prolongée une demi-douzaine de kilomètres plus avant dans le beau site de Nassigny, petit village qui expose au moins deux trésors : son Eglise St-Martin du 12ème et son petit château du 15ème, bichonné par son propriétaire comme une voiture de collectionneur (cf. planche 19a). Nous poursuivons notre remontée de cette belle vallée du Cher jusqu'au village de Vaux, en suivant une direction plein sud vers Montluçon. Route facile et peu ondulée, Zef assagi et peu gênant, environnement verdoyant et fleuri. Quelques rares bosquets de châtaigniers, l'arbre à pain de nos aïeux, justifient l'appellation de Pays de la Châtaigne qui fut autrefois donnée à cette région, aujourd'hui terre de céréales et d'élevage.

Quand la faim nous gagne...

Dans le village de Vaux, peu après être passés devant le mur de la façade polychrome de son église (cf. planche 19b), nous tournons sur la gauche à angle droit pour franchir le Cher puis le village d'Estivareilles. Grosse déception au moment de la traversée de la nationale 144. Nous espérions y trouver un routier apte à apaiser le feu qui dévore nos estomacs. Mais rien, seulement un restaurant étoilé qui fait relâche le lundi… « *L'artisanat culinaire de la France d'en bas, se meurt, cher Ami. Les Relais de Poste se font rares et il serait plus judicieux de transporter vos approvisionnements…*».

Fort heureusement pour ma survie, quelques kilomètres et une énorme bosse plus loin, un panneau me redonne le moral : « *Verneix – Bar-restaurant de la Place – 500 m* ». Sans hésitation, d'autant plus qu'une averse vient de nous mouiller le râble et qu'une seconde s'apprête à en remettre une couche, nous nous lançons dans la descente du demi kilomètre qui, sur le terrain, en fait largement un entier, en priant tous les Dieux du Ciel et en particulier celui des cyclistes affamés, que ledit restaurant ne fasse pas relâche le lundi. Non ! Il est ouvert ! C'est avec un vrai bonheur retrouvé – la Vie ne vaudrait-elle que pour ces moments-là ? – que nous garons nos randonneuses, la selle casquée de notre couvre-chef pour la protéger de l'averse, et que nous nous précipitons dans la gargote.

Simple, basique mais efficiente : les deux demis pression, les menus du jour (vin compris) et les deux cafés nous sont servis sans protocole, mais avec dextérité, par une patronne silencieuse et tristounette. Le tout est expédié en 45 minutes et nous est facturé 28 euros, ce qui n'est pas donné, mais reste une bonne affaire car le principal est atteint : nos estomacs sont pleins.

Du 7 au 9 mai 2006 : ***de Bruère** (Cher) à Orcival (Puy-de-Dôme)*

a - Nassigny : église (XIIe et XIVe) et château (construit en 1480)

b - église de Vaux

c - Néris-les-Bains : casino et hôtel***, dans la "zone" des "bobos friqués"

d - au pied du viaduc des Fades - en 1946, mon "Père de Cyclo" (au centre) et nous, 61 ans plus tard

e - méandre de la Sioule, près du Pont du Bouchet

f - Bernard dans la Combraille auvergante...

Planche 19

Soins du corps et dégraissage du portefeuille

Le demi kilomètre a triplé sa longueur car la pente est ascendante (légèrement, soyons honnêtes !). Parvenus sur le plateau, nous reprenons pour quelques kilomètres la direction du sud, en direction de Commentry, avant de tourner progressivement vers l'ouest, sur une petite route assez casse-pattes (et douloureuse en pleine digestion) qui nous amène au centre de Néris-les-Bains, petite ville thermale dotée, comme il se doit d'un casino et de luxueux hôtels (cf. planche 19c). Je me suis toujours posé la question de l'étroite relation entre les villes d'eaux et le monde du jeu. Tu y soignes ton foie ou ton dos dans la journée et tu y claques ton fric durant la nuit ? Quand tu en as, évidemment. Et même beaucoup !

Ces considérations rebelles m'ont fait perdre le nord car j'entraîne Bernard dans des zigs et des zags, voire même un retour en arrière pour sortir de cette cité perchée où je ne viendrai pas passer mes vacances. A moins que la faculté estime indispensable que je doive un jour y soigner une maladie de mon système nerveux, ce qui n'est pas totalement exclu. Il ne faut jamais dire, paraît-il, « *Néris, je ne boirai pas de ton eau !* »

Au Pays des Combrailles

Ayant enfin trouvé la route de Villebret, nous plongeons brutalement avant de grimper sèchement jusqu'à ce village et même bien au-delà, jusqu'à un lieu-dit la Croix-de-Fer qui, avec ses 542 m d'altitude est loin d'être le grand col alpin, mais constitue néanmoins un vrai sommet. C'est la porte d'entrée dans le pays des Combrailles que nous allons parcourir dans toute son extension nord-sud, soit sur près d'une centaine de kilomètres. Bourbonnaise au nord, Auvergante au sud, la Combraille est une région montagneuse d'altitude modeste – 600 à 800 m -, alternance de croupes très verdoyantes et de plateaux cristallins boisés, profondément entaillés par la Sioule et ses affluents.

Les paysages y sont rarement grandioses, mais toujours séduisants : alternance de bocages paisibles et de forêts épaisses, ruisseaux à truites et étangs à carpes, fermes allongées, petits châteaux médiévaux, bourgades silencieuses. Le profil de la route est ondulé, mais sans excès. Le soleil a complètement chassé les nuages et nous chauffe les reins sans en abuser. Zef a fait place à un agréable courant qui nous caresse le visage sans nous agresser. Bref tout va bien pour nous en ce début d'après-midi dans notre lent cheminement vers le Sud, marqué par deux courts arrêts, l'un à Marcillat-en-Combraille pour permettre à Bernard de retirer des euros en billets, l'autre à Pionsat pour le goûter.

A la sortie de ce bourg, nous prenons une petite route, blanche sur la Michelin (D13 puis D62), confidentielle sur le terrain. Le désert vert, ça existe dans la Combraille bourbonnaise. Cette route s'élève graduellement vers des altitudes respectables souvent supérieures à 700 m. La flore est abondante et je repère au passage des tapis de stellaires blanches, des nids de belles sauges violacées et des alignements d'orchidées incarnats de hauteur impressionnante (jusqu'à 50 cm , Dactylorhyza incarnata pour les botanistes…). Progressivement, les murs des maisons se chargent de basalte sombre et les toits se couvrent d'ardoise. Nous approchons du cœur de l'Auvergne..

Peu après Saint-Priest-des-Champs, une rapide descente en virages assez larges, au cœur d'une forêt dense, nous amène près de 200 m plus bas sur la rive du réservoir de Besserve, équipement hydraulique majeur construit sur la Sioule. Ce barrage en enrochement de 64 m de hauteur et 235 m de longueur en crête, retient près de 70 millions de m^3 d'eau dans son réservoir qui s'étend sur plus de 12 km.

Hommage à Mon Père, ce Cyclo

A l'aval immédiat du barrage, le viaduc des Fades. Je ne connaissais pas ce magnifique ouvrage d'acier qui fut durant près d'un demi-siècle le plus haut viaduc ferroviaire du monde. J'éprouve une double émotion aux pieds de ce colosse. D'abord en raison de sa découverte. Ensuite parce que j'ai, bien gravée dans un recoin de ma mémoire, une image de mon père en tenue de cycliste "d'époque", prise lors de l'Etoile d'Auvergne en 1946. Je le vois assis entre ses copains Munita et Henry sur le petit muret du barrage. Et moi, 61 ans plus tard, adossé au même parapet, je frime pour cacher mon trouble en posant aux côtés de Bernard (cf. planche 19d).

La légende des Fades

Pour aller autrefois des Combrailles en Limagne, il fallait passer la Sioule à gué, un peu à l'amont de l'emplacement où, entre 1912 et 1917, sera construit le premier barrage des Fades. A quelques centaines de mètres de là en aval, existait un moulin où vivaient deux vieilles demoiselles, qu'on disait volontiers originales.

Tout au long de leur vie, elles virent bon nombre de voyageurs traverser la rivière et constatèrent les difficultés rencontrées en période de hautes eaux. C'est ainsi qu'à leur mort, elles léguèrent la totalité de leurs biens pour financer la construction d'un pont.

Une telle générosité, à une époque aussi dure, parut folie aux gens d'alentour et on ne parla plus des deux filles qu'en les nommant les fades, c'est-à-dire les folles. Le pont construit en ces lieux fut tout naturellement appelé pont des Fades, et par extension, l'endroit devint « les Fades ».

ruines de l'ancien moulin des deux "Fades"

passerelle de chantier, posée sur les piles du vieux pont, emporté par une crue en 1866

(source : http://viaduc.fades.free.fr/sioule&patrimoine/decouverte.htm)

Nous nous attardons un gros quart d'heure en ce lieu emblématique pour moi. L'historique de ce viaduc est passionnante avec l'interminable période de quinze années nécessaires pour le choix du tracé de la voie ferrée de Montluçon à Clermont, avec la controversée sélection de la Société Française de Constructions Mécaniques, concurrente de la Société Eiffel (pourtant illustre après sa Tour !) et avec la phase de construction de 1901 à 1909 qui vit plus de 800 ouvriers oeuvrer sur ce gigantesque chantier.

Quelques chiffres : les deux piles de maçonnerie creuse mesurent 92 m de hauteur, ont une section rectangulaire de 24 m par 17 m à la base et 10,5 m par 8,5 m au sommet ; elles sont faites de granite bleu. Le tablier métallique long de 144 m a une section rectangulaire de 6,78 m par 11,60 m ; il pèse 2.604 tonnes (par comparaison, le poids de la tour Eiffel est de 10.100 tonnes)

Un bien bel exploit de nos ingénieurs, qui nous remplit d'orgueil, même un siècle après ! Cocorico !

Vue aérienne du viaduc des Fades et du barrage de Besserve

Comme il fallait s'y attendre, on ne descend pas impunément au fond des vallées dans cette région. Pas d'échappatoire possible sinon grimper les 200 m de dénivelée pour gagner les Ancizes-Comps, point de passage obligatoire pour ce Rayon puisqu'un contrôle y est exigé. Nous avons réservé une chambre dans un hôtel situé près de la retenue de Besserve, au lieu-dit le pont du Bouchet. Comme nous ignorons si le territoire de la commune des Ancizes s'étend jusque là et comme nous sommes des cyclos appliqués et respectueux du règlement, nous faisons un petit rab de 2 kilomètres pour faire viser nos cartes de route au centre du bourg, dans un bar pertinemment nommé le Sporting, anglicisme qui convient parfaitement à nos tenues et aux rafraîchissements que nous commandons : deux Perrier-menthe. La patronne est une petite rouquine dynamique, apparemment une sportive elle aussi et pas seulement en chambre.

C'est au moment de repartir que je m'aperçois avec étonnement que je n'ai même pas déposé mon sac à dos durant cette pose d'un bon quart d'heure. Preuve convaincante qu'il ne me pèse, ni ne me gêne. J'en suis très étonné. Il sera beaucoup plus gênant quand la canicule nous agressera plus au sud. Mais pour l'instant, ce bagage sait se faire parfaitement oublier. Daniel Janan avait raison.

Un hôtel super-sympa...

Il ne nous reste qu'à plonger à nouveau vers la Sioule, longue descente de 4 km, sur une route large et très roulante. Nous faisons un ultime arrêt à mi-parcours pour admirer un beau méandre de la rivière (cf. planche 19e). L'hôtel-restaurant Bellevue, Logis de France, est un excellent établissement. Magnifiquement placé sur une terrasse dominant le lac, parfaitement géré par un jeune patron, cuisinier de talent, nous y passons une soirée-étape de qualité à un tarif fort raisonnable. Le dîner avec une entrée de fromage de tête accompagnant une salade de lentilles, suivie d'un dos de lieu noir accompagné de riz, d'un fromage blanc et d'une crème brûlée est un parfait antidote à la fatigue accumulée au cours de cette étape de 138 km et de 1.550 m d'élévation cumulée, soit un peu plus de 110 m tous les dix kilomètres, ce qui n'est pas négligeable pour un parcours réputé non montagneux. Qu'en sera-t-il demain avec la traversée des Monts Dore et du Cézallier ?

Avant d'aller faire une courte promenade digestive, je vais prendre soin des roues de ma randonneuse qui ont beaucoup gémi au cours de la journée et de plus en plus fort au fil des kilomètres. Après avoir resserré tous les rayons d'un huitième de tour (ou davantage pour ceux qui étaient un peu mous), j'ai glissé aux croisements de chacun d'eux un petit carton d'un cm^2 de couleur verdâtre, provenant de la couverture d'une pub trouvée dans la chambre. Ce traitement, certes peu esthétique, s'est avéré très efficace puisque mes roues se sont tues sans rémission jusqu'au terme de ce périple. C'est donc tranquillisé sur la santé de mon cheval que j'ai pu me laisser aller vers le sommeil, en songeant aux nuits blanches qu'ont dû passer les sieurs Félix Virard, Cartier et Robert, respectivement ingénieur-concepteur du viaduc des Fades et responsables du chantier ! Neuf années de travaux ! Une véritable éternité !

Mardi 22 mai 2007

Du Pont-du-Bouchet (Puy-de-Dôme) à Marcenat (Cantal)

117 km et 2.330 m d'élévation

Lever à 7h00 et "conneries TV, signées Leymergie" en attendant les prévisions météo. Je n'allume jamais mon poste chez moi avant le soir et je suis toujours surpris par le paquet de mauvaises salades que les télédingues matinaux ingurgitent ! Il n'est pas étonnant que les psys de tout genre fassent un beurre abondant. Une satisfaction quand même : la journée est annoncée très belle, voire chaude, sur la région Auvergne. Les épaisses brumes qui recouvrent la totalité du plan d'eau devraient se disperser avec les premiers rayonnements solaires.

Coup de sang de Bernard quand nous rejoignons nos randonneuses : la sienne, assurément furieuse de ne pas avoir été bichonnée la veille au soir ou peut-être jalouse du beau (?) décor cartonné des roues de sa copine, a dégonflé sa roue avant. « *Cette chambre est perméable*. *Ça fait deux fois que ça arrive* » ronchonne Bernard en balançant la coupable dans une poubelle. Il n'aurait peut-être pas dû… Mais avec nos pneus neufs, nous n'avons jamais pensé que cette poreuse nous aurait été bien utile dans le final de ce périple.

Souriant accueil du patron qui n'a pourtant pas encore les deux yeux bien décollés ce matin (il n'a que trois clients nous compris), bon petit déjeuner à la Française et règlement d'une addition fort raisonnable. Cet hôtel Bellevue est aussi un Logis (de France) Bienvenue. Je songe d'ailleurs in petto à y revenir en touriste baladeur avec Eliane.[3]

Départ sportif...

Nous avons décidé de changer le parcours pour permettre à Bernard d'aller chasser un petit col supplémentaire, près du village de Miremont. Variante sans ajout kilométrique notable, ni modification substantielle de la dénivellation. Le seul petit problème est que Bernard n'a pas repéré l'emplacement exact de son gibier. Il faudra organiser la chasse sur le terrain.

Si le site du Pont du Bouchet est très agréable pour y faire étape, il présente l'inconvénient pour des pédaleurs, fussent-ils ailés comme nous, de se situer dans un creux topographique et d'imposer à froid le supplice d'une cruelle ascension de près de 7 km. La chasse aux cols est un hobby exigeant ! Mais aussi bien récompensé, car nous découvrons avec Miremont un petit village charmant, fleuri et pomponné comme une midinette. Après étude de la topographie des lieux, Bernard part à l'assaut d'une forte pente boisée, sur un étroit chemin asphalté dont la déclivité suffit à me rebuter. « *Il ne doit pas être loin, je t'attends ici* » lançai-je à l'intrépide qui ne s'est même pas donné la peine de me laisser ses sacoches. C'est sans le moindre regret que je le vois disparaître dans la forêt, en moulinant tout ce qu'il a de plus petit comme braquet. Depuis quelques années, j'ai substitué à la chasse aux cols la recherche des orchidées et autres belles plantes sauvages, exercice beaucoup moins exigeant physiquement, même si la macrophotographie nécessite parfois quelques contorsions au ras du sol.

J'aurais mieux fait d'accompagner mon copain, car la route – que nous pensions en cul-de-sac – redescend sur l'autre versant et rejoint notre itinéraire. Dommage, surtout pour Bernard qui est redescendu… pour mieux remonter longuement, mais assez doucement, sur le plateau. Il fait un temps superbe, un ciel parfaitement limpide et le vent s'est réduit à quelques risées épisodiques. Nous sommes fabuleusement bien dans cette fraîcheur matinale, sur ces petites routes presque plates dans ce coin de Combraille auvergnate, verdoyante et mouchetée du jaune vif des touffes de genets. Je me régale de l'abondance et de la variété des fleurs qui ornent les bas-côtés.

Notre promenade se poursuit ainsi durant une bonne heure sous le regard du Puy de Dôme qui règne en maître sur les multiples autres puys de cette région. Nous en percevons nettement sur notre gauche les dômes plus ou moins égueulés. Après le village de Gelles, nous en contournons un de près, le Puy de Banson. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une petite croupe boisée, mais il fut sans doute lui aussi un féroce cracheur de lave, il y a quelques 10.000 ans de cela.

3 ce que je ferai les 31 mai et 1er juin, malheureusement par un temps très maussade…

C'est déjà l'époque de la fenaison (le mois d'avril a été estival) qui est aujourd'hui réalisée de manière industrielle par d'énormes faucheuses qui crachent, à débit élevé, un hachis de foin que recueille une gigantesque remorque attelée à un tracteur. Les deux attelages progressent de front, presque collés l'un à l'autre, en ronronnant comme un couple de félins amoureux. Que de progrès depuis un siècle ! J'évoque les souvenirs de mon père qui conduisait, avant la guerre de 1914, une équipe d'une dizaine de faucheurs, décalés suivant une diagonale et coordonnés dans leur mouvement par le maître de coupe. Ce devait être un autre ballet, assurément beaucoup plus harmonieux et moins bruyant…

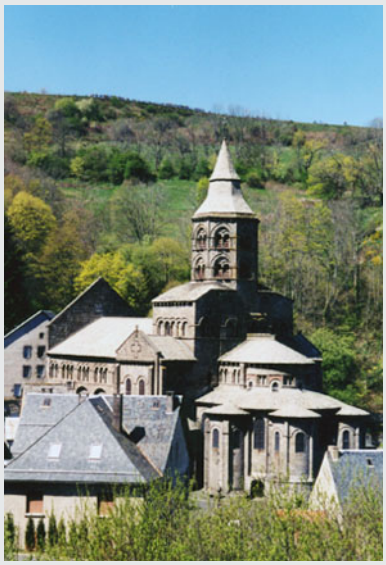
Un vrai bijou

Nous arrivons à Orcival vers 11h30. Cette bourgade est une petite merveille auvergnate, blottie dans un vallon verdoyant, avec de belles maisons aux toits de lauzes et une réputée basilique romane, malheureusement pour nous complètement, ou presque, encapuchonnée d'échafaudages et de toiles de protection qui en masquent l'architecture. Nous nous contentons – mais c'est déjà une belle compensation – d'en visiter l'intérieur à l'architecture aussi harmonieuse que dépouillée et d'admirer la Vierge de noyer, aux parements d'argent et de vermeil (cf. planche 20a). Moment de plénitude absolue.

Nous décidons de casser la croûte, bien que ce ne soit pas tout à fait l'heure, car des paquets de touristes commencent à saliver en scrutant les menus. Ce ne sont pas les restaurants étoilés qui manquent, mais ils ne sont pas pour nous. On se contentera d'un copieux sandwich au jambon du pays, suivi d'une crêpe au citron et au sucre dans un bar-tabac-crêperie. Nous avons bien fait d'anticiper car les quelques tables sont vite occupées et la tenancière en limite de rupture. Nous la quittons vers 12h30, munis du cachet qui prouvera au Maître Rayonneur Patrick que ses deux arpètes bourguignons sont bien passés à Orcival le 22 mai 2007 vers midi.

(suite du texte page 156)

La Basilique Notre-Dame-des-Fers d'Orcival



A quel puissant mobile obéit le maître d'oeuvre, obligé de détourner le lit de la rivière et d 'entailler la montagne pour édifier la basilique ? Il s'en remit à la volonté de la Vierge : « *Là où tombera le marteau du maçon, nous bâtirons l'église* » aurait-il dit. Le lancer du marteau désigna l'emplacement actuel, au bas du vallon et la masse grise d'andésite volcanique de la basilique d'Orcival fut élevée d'une seule campagne de construction, comme en témoigne sa remarquable unité de style, dans la première moitié du XIIe.

Les volumes de la partie arrière de l'édifice se superposent harmonieusement jusqu'à la flèche (tronquée à la Révolution !) du clocher octogonal à double étage percé de baies jumelées. Le chevet, très beau, quoique peu orné, comporte quatre absidioles rayonnantes.

Grande impression de plénitude à l'intérieur, renforcée par l'extrême dépouillement de l'architecture. Le regard est naturellement attiré, par l'enfilade des piliers, jusque vers le choeur, baigné de lumière.

Derrière le maître-autel, sur un piédestal, est placée la célèbre **Vierge de Majesté**. Cette statue de 74 cm de haut est la seule, de toutes les vierges d'Auvergne, à avoir conservé son parement d'orfèvrerie. Les visages et les mains de la Vierge et de l'Enfant sont peints au naturel. L'Enfant, assis entre les genoux de la Vierge, porte le livre de l'Évangile. Cette représentation de la Vierge est l'objet de la vénération populaire et le but de nombreux pèlerinages, le plus important ayant lieu le jour de l'Ascension.

Sur les murs du transept sud, des fers, boulets et chaînes sont suspendus en ex-voto, donnés en témoignage et en remerciement à la Vierge par des prisonniers libérés après avoir demandé l'intercession de Notre-Dame d'Orcival. C'est la raison pour laquelle cette Vierge noire est parfois dénommée Notre-Dame-des-Fers.

(source : Guide Vert de Michelin et Web)

Premier coup de chaleur

Il fait toujours aussi beau mais la chaleur commence à atteindre des valeurs supérieures à 30°, ce que je n'apprécie pas trop. D'autant plus qu'une belle rampe nous attend pour remonter l'étroite et sympathique vallée du Sioulet, jusqu'au village de Vernines perché à 1.100 m d'altitude dans le massif des Monts Dore. En pleine phase de digestion, notre progression est laborieuse et suffocante.

L'environnement est très séduisant. Nous naviguons désormais en zone de montagne, dans des prairies bien fournies ou abondent les touffes de genets, quelques hautes gentianes encore vertes et de multiples bouquets de fleurs sauvages de toutes tailles et de toutes couleurs. Après un dernier salut au Puy de Dôme, dont le cratère arrondi se distingue encore à l'horizon (cf. planche 20b), nous prenons la direction de Saulzet et de Beaune, deux gros villages qualifiés de Froid. Pourtant l'air est étouffant malgré l'altitude, quand nous entrons dans la localité de nos homonymes Beaunois. C'est l'heure de la sieste. Nous croisons quand même une jeune femme qui nous parle un peu de la vie en ces lieux. L'occupation principale est l'élevage et la fabrication du Saint-Nectaire, le réputé fromage du pays. Pratiquement pas de tourisme, un peu de ski de fond l'hiver… Beaune-le-Froid est un village montagnard assez typique de cette région de hautes terres (cf. planche 20d). Même si nous sommes des fans inconditionnels d'un Saint-Nectaire bien à point, nous quittons ce Beaune et cette charmante fermière sans regret. Le nôtre nous convient bien, malgré ses hordes de touristes.

Nous plongeons vers Murol avec un court arrêt en pleine descente pour faire une photo du curieux château du même nom. Vu de la route de Clermont, cette forteresse, posée sur une table de basalte, ressemble à une grosse verrue marron assez hideuse (cf. planche 20c). La bure ne faisant pas toujours le bon moine, il paraîtrait que ce jugement est totalement erroné et que ledit château mériterait deux étoiles dans le Guide Vert de Michelin, partie pour ses charmes intérieurs, partie pour le panorama qui se découvre du sommet de ses remparts, partie pour des visites animées durant les mois d'été. Peut-être… En tout cas, vue de loin, l'animal n'est pas attirant.

Quand le Sancy crachait...

Nous contournons Murol par un boulevard extérieur, histoire d'économiser une dénivellation de quelques dizaines de mètres et nous filons directement en direction de Besse-en-Chandesse, devenue depuis son mariage avec un petit bled voisin, Besse-et-Saint-Anastaise. Onze kilomètres seulement séparent Murol de Besse, mais la dénivelée entre les deux bourgades dépasse les 300 m, avec une bonne descente au milieu, pour arranger les choses. Malgré la relative modicité de la pente moyenne, l'escalade est ardue car le soleil tape dur. Nous naviguons désormais sous le contrôle du Puy de Sancy, le Seigneur des Mont-Dore. Une belle bête volcanique de près d'un million d'années et toujours altière avec ses 1.885 m d'altitude. Si nous étions passés par là dans la roue de notre copain Australopithecus – vous le connaissez, c'était le petit cousin de Lucy – nous eussions rencontré quelques rhinocéros ou d'horribles tigres à dents de sabre. Heureusement pour nous, la vie a bien changé depuis l'époque où le Sancy culminait à plus de 2.500 mètres et cultivait une flore tropicale sur les cendres de ses flancs. Pas de danger de rencontrer ces méchantes bestioles aujourd'hui ! D'ailleurs, quelques névés résistent encore à la canicule naissante.

Faites les comptes...

Je demande une halte "goûter-rafraîchissements" à Besse car je sens la fatigue qui me gagne. Bernard se dévoue pour aller à la chasse aux provisions (c'est son jour et ça tombe bien) pendant que je récupère à l'ombre d'un platane (ou équivalent, si ce n'était lui, c'était un frère…) sur le parking d'un supermarché Atac (non, je ne risque pas d'attaquer…). Bernard revient une bonne dizaine de minutes plus tard avec deux canettes de Coca[4] et une grande Badoit. Il est encore tout éberlué de n'avoir payé qu'un euro et sept centimes pour tout cela. Cette somme est pourtant le résultat d'un long travail de calcul (avec équations du troisième degré et intégrales multiples) imposé à une caissière novice complètement déroutée par le fait que Bernard avait prélevé sa bouteille dans un paquet de six… J'espère que cette petite n'en sera pas de sa poche. Auquel cas, elle pourra toujours se consoler en se disant que sa contribution involontaire à notre entreprise m'a été très bénéfique. Je remonte en selle avec un radiateur refroidi et des bielles régénérées.

---

4 certains de mes amis diagonalistes auraient écrit « boisson gazeuse américaine » pour ne pas faire de pub à un produit qu'ils consomment pourtant allégrement… Moi j'appelle « chat », un félin qui miaule…

Du 22 au 23 mai 2007 : ***d'Orcival** (Puy-de-Dôme) à **Saint-Flour** (Cantal)*

a - Orcival : le choeur de la basilique et la Vierge

b - le Puy-de-Dôme

c - château de Murol

d - chez nos cousins beaunois du Puy de Dôme

e - rencontre à la Chaumoune

f - les charmes du Cézallier

g - château et village du Sailhant

h - la ville haute de St-Flour, posée sur ses orgues de basalte

Planche 20

C'est beau la campagne française !

Il le fallait car la route de Compains n'est pas facile. Touristique, mais fort accidentée. Je n'arrête pas de me dire que la France est vraiment belle ! Mais il est des coins de notre hexagone encore plus séduisants que les autres, surtout à l'heure d'un printemps humide, donc verdoyant, par une journée aussi ensoleillée. Le site du lac de Bourdouze, magnifique plan d'eau circulaire blotti dans une petite dépression creusée par un glacier (à une autre époque que celle des rhinocéros !), est magnifique.

Nous venons d'entrer dans une région très particulière : le Cézallier, terme qui signifie "*terre à seigle*" en auvergnat. C'est un haut[5] plateau granitique mamelonné, recouvert de lambeaux de coulées basaltiques, dont l'apparente monotonie du relief est brisée par des rivières encaissées parfois en gorges, rivières que l'on appelle ici couzes, ainsi que par des dépressions occupées par des lacs ou des tourbières. Et partout d'immenses pâturages, des troupeaux de vaches rousses, Salers ou cousines génétiques, et des solides chevaux à crinière blonde (cf. planche 20d). J'avais découvert ce pays en 1992 (quinze ans !) lors d'un circuit de 4 jours avec un groupe de cyclos montpelliérains. Nous avions passé une nuit dans un gîte à La Godivelle et les images de la traversée du Cézallier ne m'avaient jamais quitté. Je suis heureux de les retrouver. Je reste sous le charme de ce désert verdoyant.

Rencontre entre Amis du Randonneur

Nous laissons le bourg de Compains sur notre gauche pour attaquer l'ascension du col de la Chaumoune, qui est un obstacle peu redoutable, beaucoup moins que certaines bosses que nous avons escaladées depuis notre départ de Bruère et qui n'étaient pourtant pas des cols.

Un tandem blanc solitaire est posé contre un muret de granite près de la plaque sommitale. Bientôt, son propriétaire et quelques minutes plus tard sa co-propriétaire, et conjointe du précédent, apparaissent : ils étaient partis faire un tour dans la nature, chacun de leur côté. Tous deux sont habillés comme des touristes du mois d'août en vadrouille sur la Côte d'Azur, mais ce sont bien des cyclistes normands, en vacances (camping) dans le coin. Nos échanges sont un peu réservés au départ, peut-être en raison de notre accoutrement car, nous, nous nous sommes déguisés en coureurs, et même casqués !

Mais il apparaît très vite que l'habit ne fait pas le moine, puisque nous appartenons tous les quatre à la famille des lecteurs du Randonneur, la revue des "vrais" cyclotouristes fondée par Abel Lequien. Je reçois des compliments en apparence sincères pour ma rubrique sur Ruffier *(« Tout le mérite en revient à la plume fantastique du Bon Docteur, pas à la mienne ! »*) et je dissimule avec peine ma honte quand j'apprends qu'un article d'une bonne demi page, signé de Michèle Auguste (c'est le nom de la tandémiste, mariée au sieur Poureau) a été publié dans le dernier numéro du Randonneur, sous le titre « *De la randonnée à bicyclette ou les élucubrations d'une Amie du Randonneur* » avec une belle photo sous titrée « *Ulysse et Pénélope sur les routes de Corse* ». Article fort bien tourné et plein d'humour sur la rivalité entre les cyclotes de chair et leurs rivales d'acier, les randonneuses, que nous avons souvent tendance à chouchouter autant, sinon plus que ces dames. Si j'avais lu cet article avant notre rencontre, j'aurais pu féliciter chaleureusement Pénélope. Je profite de ce papier pour le faire. Qui sait ? Peut-être lira-t-elle un jour ma prose et mes élucubrations ?

Après un agréable quart d'heure de converse, nous nous lançons dans la longue descente de la Chaumoune. Descente souple et facile qui permet de se saturer la tête de beaux clichés cézaliens. Mais après le petit bourg d'Espinchal, tout habillé de laves et d'ardoises et totalement désert – ce n'est pourtant plus l'heure de la sieste – le tourbillon des images pixellisées cède brutalement la place à un plan fixe angoissant : celui de la longue escalade du haut plateau volcanique de la région de La Godivelle par une route sournoise, pentue sans en avoir l'air, interminable parce que sans repère et si étroite que nous devrons descendre de nos machines et stationner sur le bas côté, pour ouvrir le passage à un camion de vaches salers beuglantes. Dur, dur et chaud, chaud !

Aux Salelles, petit hameau de deux ou trois fermes assez bouseuses, nous nous précipitons vers un abreuvoir à bestiaux dans lequel coule une eau limpide. Elle est délicieusement fraîche, cette baille ; mais est-elle potable ? J'interpelle un homme sans âge assis non loin de là :

- « *Bonjour, m'Sieur. Elle est bonne cette eau ?*
- *Ben oui… mais nous on ne la boit pas… elle n'a pas d'alcool…*

5 altitude moyenne de 1.100m

C'est mieux pour vous, avec cette chaleur !

… et pourtant c'est bon l'alcool… on y conserve les fruits… »

Il n'a pas tort, le bonhomme, cette eau serait meilleure avec une petite dose de pastis…

Quelques centaines de mètres plus loin, nous haletons dans la rampe à 10% qui conduit jusqu'à Montgraleix, petit bourg posé à plus de 1.200m d'altitude sur la crête d'une coulée basaltique. Il a une certaine allure, ce village, avec ses maisons blanches aux toits de lauzes, bien resserrées autour de l'église, mais on n'y craint pas la bise et autres noroîts, ces blizzards glacés qui balaient ces hautes terres en hiver .

Suit une rapide descente de près de 300m de dénivelée fort désagréable en raison de l'étroitesse de la route et du goudron en phase de fusion en de multiples endroits, particulièrement dans quelques virages serrés exposés au sud. Et enfin pour finir une montée longue mais très souple, heureusement pour mes jambes saturées par cette journée de moulinette à répétition. Une petite route ombragée nous amène au cœur de Marcenat, où nous avions retenu une chambre.

Chez la Reine du Tripoux

L'hôtel de la Poste, situé en plein centre, est un petit établissement de huit chambres, simple et propret, labellisé par le Comité de Tourisme de l'Auvergne surtout pour les talents culinaires de sa patronne. Marie-José Andraud, énergique et rondelette quadragénaire, serait la reine du tripoux[6], du pâté de pommes de terre et autres réjouissances gastronomiques locales qui, consommées en soirée, vous gargouillent dans l'estomac jusqu'aux premières heures de l'aube.

Nous évitons ces troubles car le mardi n'est pas jour d'agapes à Marcenat, et nous nous contentons d'un dîner "comme chez soi", copieux et néanmoins digeste, préparé rien que pour nous car l'hôtel est vide… Petite promenade digestive (pas grand-chose de particulier à signaler, sinon quelques belles maisons bourgeoises et une église du XVe fermée évidemment), rapide lessivage du maillot et du cuissard et au lit "en même temps que les poules".

La journée a été rude malgré la modération du kilométrage : 117 km. L'élévation cumulée de 2.330 m et la chaleur quasi-caniculaire expliquent la modestie de notre moyenne horaire : 16,9 km/h ! Une vraie allure de retraités que nous sommes ! …

6 pour ceux qui ne connaissent pas : les tripoux sont préparés avec de la tripe de veau coupée, garnie de morceaux plus petits de panse, puis roulée dans une panse d'agneau, attachée avec du boyau fin ou de la ficelle

Mercredi 23 mai 2007

De Marcenat (Cantal) à Allègre (Haute-Loire), via St-Flour

138 km et 1.855 m d'élévation

Réveil et lever un peu avant 7 heures. Toute la nuit, la cloche de l'église a égrené le nombre d'heures à deux reprises, ainsi qu'un "ding" toutes les demi-heures… Un, deux, trois, quatre,… douze… Un ? Il est une heure ou c'est une demie ? Super jouissif ! Même les boules Quiès de Bernard n'ont pas suffi à le mettre à l'abri. Et moi qui n'ai pas besoin de ça pour compter chaque nuit tous les moutons du Larzac ! La patronne tente de me consoler en me contant qu'à son arrivée à Marcenat, il y a quelques lustres, elle avait hésité à revendre aussitôt son hôtel… Mais au bout d'une petite semaine, la cloche ne la réveillait plus. Depuis elle dort la fenêtre ouverte, sans problème… Peut-être, mais je ne vérifierai pas ses dires, car pour rien au monde je ne passerais une semaine en compagnie d'un carillon aussi cloche !

Pour se faire pardonner cette mauvaise nuit, Marie-José nous sert un petit déjeuner haut de gamme, aromatisé de confitures maison à base de framboise et de rhubarbe. Original et succulent ! Nous sortons de table l'estomac aussi tendu que celui d'un anaconda qui vient d'avaler un hippopotame (un bébé parce que le papa, il ne passe pas !). Heureusement pour nous le col de Malemouche (1.155m) qui ouvre le menu de cette étape est, par sa face nord, une vraie plaisanterie. Une centaine mètres de dénivelée pour près de 4 km, pas de quoi s'affoler, ni même de mettre le petit plateau.

Un p'tit coin de paradis

Et après cette "grimpouillette" pour cyclos débutants, un immense moment de jouissance : près d'une dizaine de kilomètres d'une descente tranquille, sans un virage serré, sans un coup de frein, le long d'une jolie petite rivière, l'Allanche, qui cascade de temps à autre et gazouille comme si elle voulait nous raconter une histoire. Le pied ! Pointure 50 ! J'adore ces moments paradisiaques ! Peut-être ai-je un tantinet gâché la jouissance de mon ami Bernard en ne me prêtant pas au jeu des variantes "chasse aux cols". Il y a seulement cinq ans j'aurais topé pour les 15 ou 20 km de rab (plus la dénivelée). Mais aujourd'hui, je n'ai plus envie d'aller cueillir ces cols récemment inventés et qui ne sont le plus souvent que des taupinières sans intérêt. J'ai proposé à Bernard d'aller seul à la chasse. Je me voyais très bien "glandouiller" sur les rives fleuries de l'Allanche, caresser son onde, écouter son babillement afin de mieux entendre ce qu'elle cherchait à me dire. Mais, mon ami n'était pas suffisamment motivé…

Allanche est une grosse bourgade active, un centre régional important pour les foires aux bestiaux. Son allure est typiquement cantalo-auvergnate avec des maisons aux murs de lave et toits de lauze. Je ne suis pas très fan de cet habitat. Tout cela est un peu sombre et comme nous en dégustons depuis vingt-quatre heures, ça commence à faire beaucoup. Un peu de couleurs ne serait pas un luxe ! Je laisse les maisons à leur "sombritude"[7] et les engins de terrassement qui défoncent la rue principale, pour retourner à ma rivière et à mes fleurs. La première a pris de l'ampleur et ne chantonne plus car la pente s'est nettement adoucie. Ainsi va la vie d'un cours d'eau, comme celle d'un humain. A l'âge adulte, ça rigole moins ! Quant à la flore, elle abonde particulièrement cette année, avec une grande diversité. Pas de problème de cohabitation semble-t-il entre les blanches ombellifères, les jaunes capitules des composées, les rouges hampes de digitales, les frêles clochettes de campanules, les violacées crosses de vipérine et beaucoup d'autres encore. Un vrai paradis où ne manque qu'une belle Ève dénudée…

Je sors de mon Eden à l'entrée de Neussargues-Moissac, petit nœud ferroviaire et routier de la vallée de l'Alagnon. Le secteur est industrieux, bruyant et pollué. Nous n'y traînons pas. Dès la sortie en direction de St-Flour – nous approchons de la tête de ce Rayon – la large route se redresse raisonnablement. 200 m en 7 km, c'est du 3% en moyenne et ça ne perturbe pas des diesels comme nous, même avec les giclées d'oxyde de carbone que nous crachent les camions dans les naseaux.

Dans le village de Talizat, sur le plateau, je "merdouille" un peu pour trouver la petite route de Sailhant, assez mal indiquée. Un court retour en arrière et à nous, la campagne, le bon air, nos copines les fleurs et nos amies les vaches… Sympa…

7 l'invention de mots nouveaux n'est pas un domaine réservé à Ségolène, n'est-ce-pas ?

Court moment d'inquiétude quand nous nous heurtons à un panneau « *Route barrée pour cause d'éboulement* » juste au moment de débuter la longue descente vers l'Ander, la petite rivière qui arrose la ville basse de St-Flour, avant d'apporter ses eaux à la Truyère. Par bonheur, une microroute récemment asphaltée nous permet de contourner l'obstacle, moyennant une belle grimpette non prévue au programme et une dégringolade abrupte jusqu'au fond de la vallée. La descente sur un chemin de 2,5 mètres de large avec des passages à 15% et des lacets serrés est très impressionnante et les freins chauffent. Heureusement que nous n'avons pas monté ce Rayon dans l'autre sens !

Le village de Sailhant (cf. planche 20g) est construit au pied d'une falaise de roches volcaniques brunâtres, sous la protection d'un château puissamment fortifié. L'Ander saute le verrou rocheux d'une haute cascade (que nous n'aurons pas le temps d'aller contempler) qui doit être assez peu nourrie en cette saison. En bon hydrologue que je fus à l'époque de ma vie professionnelle, je me dis que si l'abondante Allanche avait sauté d'aussi haut, je serais quand même allé voir. Mais ce riquiqui d'Ander n'est pas assez membré pour assurer le spectacle. Je me dis aussi que nous avons récemment franchi la ligne de séparation des eaux des bassins de la Loire (Allanche) et de la Garonne (Ander). Un simple coup de vent et la goutte d'eau qui sort son petit parachute au-dessus de Talizat, se retrouve, selon la volonté de Zef, en route vers Nantes ou vers Bordeaux. C'est aussi ça la vie…

Final nostalgique

A onze heures, plus ou moins quelques minutes, c'est la gérante de « *La Civette de la Cathédrale* », petit Presse-Tabac-Souvenirs à proximité de la sévère cathédrale de St-Flour qui donne le dernier tour de vis à la tête de notre Rayon. Elle n'a pas l'air d'avoir pris conscience de l'honneur que nous lui faisons, cette brave commerçante. Il est vrai qu'elle en voit d'autres… J'invite Bernard à faire un tour complet de la vaste place centrale de la ville – les Allées Pompidou - pour passer devant l'hôtel de l'Europe, où j'avais séjourné durant une semaine en 1973 (34 ans !) avec mes parents, mes deux frères et des amis dont Georges Mahé, pour une Etoile cycliste cantalienne "en famille". Nous y avions fêté le quatre-vingtième anniversaire de notre paternel. Moment inoubliable de sa Vie d'Homme[8] et de la mienne.

Après un long coup d'œil au magnifique panorama sur la vallée de l'Ander, puis un beaucoup plus bref sur l'intérieur de la cathédrale, aussi sobre que sombre, nous prenons l'avenue des Orgues (basaltiques – cf planche 20h) pour plonger vers la ville basse qui n'est de fait qu'un long faubourg en bordure de la Nationale 9. Bernard fait une courte halte à l'hôtel Saint-Jacques dans lequel il a réservé une chambre pour une étape au cours de la Diagonale Dunkerque-Menton, le mois prochain. Afin de repérer les lieux. C'est ici même que j'avais moi aussi passé la nuit avec mon copain Francis l'Aveugle lors de la même Diagonale en juin 2002[9]. Je reconnais la patronne, mais la réciproque n'est pas vraie. J'y avais fait pourtant une arrivée spectaculaire vers 21h15, totalement frigorifié par la descente de la Fageole, avec une cape de pluie passée sur le Goretex. Il faut croire que les olibrius dans mon genre ne manquent pas !

Que calor !

Frigorifié en 2002, et déjà suant comme un boulanger devant son four en 2007. Hier, il faisait chaud, aujourd'hui il « *va faire lourd* », comme disait ma mère. Effroyablement lourd même dans la longue traversée du massif de la Margeride dont je connais le relief pour y avoir promené mon vélo en 1973. Avant d'attaquer ce désert vert et brûlant, nous décidons de faire le plein, bien qu'il reste une petite demi-heure avant midi. « *Manger avant d'avoir faim…* » disait l'Apôtre Vélocio. Moi, je n'ai pas faim, et l'énorme sandwich au jambon de pays se coince à plusieurs reprises en travers de mon gosier. Presque la moitié du pain restera dans l'assiette. Par contre, je ne bois pas sans soif car je descends sans problème un demi, un Perrier et un café. Bernard a tout bu et tout avalé : il avait soif et faim.

Coup de chaud en sortant du petit restaurant à 11h45'. L'après-midi va être terrible pour ceux qui, comme moi, n'aiment pas la grande chaleur et n'ont pas la possibilité de faire la sieste. J'exagère un peu car rien ne m'empêcherait d'aller roupiller une demi-heure dans un recoin de la belle forêt de la Margeride. Mais je crains que le départ au réveil ne soit encore plus difficile. Alors en avant !

---

8 c'est sous ce titre que mon père a rédigé ses mémoires

9 cf. Objectif 3000, document téléchargeable sur www.gilbertjac.com

Moulinons, suons, maudissons les bosses et savourons les descentes, rêvons d'un bain glacé dans ce petit torrent limpide, envions le petit lapin qui s'enfuit pour se mettre au frais au fond de son terrier, regardons ces belles orchidées pourpres pleines de vitalité, roupillons un instant quand la pente se fait plus souple, jouissons du courant d'air quand la descente est rapide…

Une sorcière bien-aimée...

Nous grignotons ainsi, kilomètre après kilomètre, surtout sans en faire un décompte qui pourrait être démoralisant, la distance qui nous sépare de Pinols, premier village d'importance depuis St-Flour (37 km !). Alors que je m'interroge, mes gourdes vides à la main, devant une fontaine fort attirante, mais dotée d'un contrariant écriteau « *Eau non potable* », Bernard dégotte une toute petite gargote dans une ruelle en contrebas de la rue principale, qui, par miracle, lève son volet à cet instant. La tenancière est une petite vieille moustachue, souriante et accorte. Même si elle a oublié de se raser ce matin, je lui plaquerais volontiers deux grosses bises pour la remercier de nous servir un coca très frais, de remplir nos bidons en y ajoutant quelques morceaux de glace et enfin – ou surtout – de nous assurer avec beaucoup de conviction que « *ça descend tout le long jusqu'à Langeac qui est à 15 km.* ». Elle en est sûre, car elle y allait à vélo quand elle était jeune fille ! Une vie entière à Pinols ! J'en frissonne…

Elle n'a pas menti l'ex-jeune fille, sauf que la descente ne commence vraiment qu'au bout de 2 km. A Langeac, près de 550 m plus bas, dans la vallée de l'Allier, nous plongeons tout simplement dans une étuve. Plus de 40° au soleil assurément ! Et bien évidemment, comme notre objectif Allègre est à la même altitude que Pinols, cela veut dire qu'il nous reste à remonter tout ce que nous venons de descendre. La seule différence est que la distance est double, donc la pente moyenne deux fois moins élevée. Déduction évidente… Encore faut-il pouvoir raisonner quand la tête est en ébullition.

En contrepartie, la forêt est absente et les zones d'ombre sont rarissimes. J'en utiliserai néanmoins deux pour reprendre mon souffle et laisser refroidir la mécanique dans l'interminable grimpée vers Vissac. Nous étouffons littéralement sous un soleil de plomb, pratiquement encore à son zénith. Bernard tient mieux le coup que moi. Il est plus affûté avec sa préparation « diagonalesque », à base de brevets qualificatifs pour Paris-Brest-Paris.

J'avais prévu de faire un petit crochet de 2 km pour aller jusqu'à un hameau qui porte le nom de Beaune (sans qualificatif, comme le nôtre !). Mais l'heure n'est pas à faire du rab. Tant pis pour notre petite cousine.

... et une dame bien sympathique

Les deux gourdes d'eau fraîche remplies à Pinols sont déjà vides et nous profitons de la présence de trois braves paysannes occupées à trier des patates dans le village de Vissac pour implorer un peu d'eau. La propriétaire des lieux compatit – comment aurait-elle pu résister à la demande de messieurs aussi polis et « *si courageux de faire de l'exercice par un cagna pareil* » - et nous offre en prime un peu de sirop. Une très brave dame, vraiment… Et peut-être aussi une fée car, comme par miracle, la route devient plus facile et mes jambes retrouvent un rendement presque normal. Inattendue résurrection ! J'espère que son sirop n'était pas à base d'amphétamines ! Sinon, gare au contrôle ce soir !

Après le village de Lachaud, nous empruntons une route agréable et ombragée, en excellent état car elle était encore la nationale 102 avant que ne soit construite une voie plus directe. La pente est douce et nous menons bon train, à tel point que, progressivement, nous rattrapons un cycliste « monté sur carbone » qui se retourne de temps à autre. Evidemment, nous, les loups, accélérons. Bien sûr, lui le mouton, tente de maintenir l'écart et s'essouffle davantage. Alors arrive ce qui se produit dans ces cas-là : le chassé se trouve une furieuse envie d'uriner et s'arrête. Les chasseurs passent, en lançant un salut un tantinet triomphant. Le gibier dans la besace, l'allure se réduit… La morale de cette histoire est que nous arrivons tous les trois, à l'entrée de St-Geneys, nous les « ensacochés » devant et magnanimes, lui le « carboné » à la limite de l'asphyxie, mais convaincu d'avoir réussi par son effort à laver l'affront qu'il venait de subir. Tout cela sans un mot. Affaire classique : quel cyclo ne s'est pas retrouvé un jour dans la situation du chasseur ou du chassé ?

Quand un casse-dalle est un casse-dents

St-Geneys est un village bruyant parce que traversé par la route de Clermont au Puy-en-Velay. C'est aussi un col parce que situé sur une crête à 1.050 m d'altitude. Nous y faisons un long arrêt pour tenter d'avaler un biscuit au chocolat sec comme un pain rassis, que le coca a bien du mal à faire passer. Je ne sais pas comment j'ai réussi à avaler ce caillou sans me casser un dent. Peut-être - sans doute ? - pour le vague goût chocolaté, auquel je n'ai jamais été capable de résister. En tout cas, amis randonneurs, passez votre chemin ! Je ne vous recommande vraiment pas la boulangerie-pâtisserie de St-Geneys !

Normalement au sommet d'un col, on redescend. Et bien, là, il faut encore monter ! Heureusement modérément et pas trop longtemps. Suit une belle descente jusqu'au pied du "mur" qui conduit à Allègre et qui est un véritable casse-pattes. C'est à pied (plus en raison de la rue pavée que de la pente) que nous terminons la traversée du centre de ce vieux bourg du XVe et que nous passons sous la porte de Monsieur (cf. planche 21a).

Il n'est que 17h30 et je pensais que nous aurions le temps de grimper – pédestrement – jusqu'aux ruines de la forteresse médiévale dont il ne subsiste aujourd'hui qu'un gigantesque arc de pierre qui domine la ville. Les gens d'ici y on vu un gibet et le désigne sous le nom de "Potence". Une vraie panique envahit la ville en 1946 quand un expert leur dit que la poutre horizontale qui relie les restes des deux tours menaçait de se casser. Une association « Les Amis d'Allegre » fut immédiatement créée et s'employa avec succès à « sauver la Potence ». Il fallu trente années d'efforts pour y parvenir ! Cette magnifique photo de Philippe Boussaud, extraite du site internet de la ville (*http://www.mairie-allegre.com*) témoigne de la belle vitalité retrouvée de ce célèbre vestige des temps passés.

Cette histoire montre que l'on est vif et réactif à Allègre.

Ce qui n'est pas notre cas. Ni celui du patron de l'hôtel Leydier que nous trouvons dans l'arrière cour, affalé dans une chaise longue. Il fait un effort pour retrouver la position verticale plus conforme à ce que doit être celle d'un hôte et nous remet la clef d'une chambre située dans une annexe proche. Il nous indique d'un geste vague l'emplacement du cellier où dormiront nos mules après leur debâtage et nous convie à dîner vers 19h30.

Avant de le quitter, nous vérifions que la chambre possède bien un poste de télévision car en soirée Liverpool et Milan se disputent la coupe d'Europe de football et c'est un spectacle prometteur que nous ne voulons pas manquer. Mais l'homme n'est pas un "footeux". Au contraire, il est allergique et se lance dans une diatribe sur le dopage, les joueurs qui se roulent au sol pour une vague touchette,… Puis il nous vante le rugby. « *Ça c'est des mecs !* »Peut-être... Mais nous on aime les dribbles de Kaka, les passes de Seedorf et les tirs de Gerrard. C'est comme ça et quand on aime…

La chambre est superbe. J'y passerai d'ailleurs la meilleure nuit depuis le départ de Bruère. Par contre le match de foot sera au même niveau que le dîner : vraiment pas terrible ! C'est souvent le cas quand on attend trop d'un spectacle. C'était le cas du foot, pas du dîner car le patron, qui est aussi le chef, avait semblé bien fatigué avant d'aller retrouver ses fourneaux et un miracle culinaire de sa part eut été bien surprenant.

La journée a été aussi dure que brûlante. Le bilan chiffré n'est pourtant pas extraordinaire : 138 km comme le premier jour, 1.855 m d'élévation, soit plus que le premier jour, mais moins que la veille, et une moyenne de 18,5 km/h qui n'est pas très performante. Je comprends mieux que le "carboné de St-Geneys" ait été vexé que nous le rattrapions… La finale européenne de foot est remportée sur le score de 2 buts à 1 par l'équipe italienne à l'issue d'un match, plutôt médiocre. Trop d'enjeu, sans doute. Nous avons eu du mal à "tenir" jusqu'à la fin…

Jeudi 24 mai 2007

D'Allègre (Haute-Loire) à St-Agolin (Puy-de-Dôme)

140 km et 1.165 m d'élévation

Lever à 6h40. Il fait déjà très beau et presque chaud. Aie, aie,… C'est le patron qui fait le service et nous apporte des viennoiseries à peine décongelées par un trop rapide passage au four… Décidément ce Logis de France est top pour ses chambres et médiocre pour sa cuisine… L'addition est, à quelques euros près, celle des deux étapes précédentes, c'est-à-dire correcte.

Nous quittons Allègre à 8h00 précises après avoir posté la carte de départ pour Patrick Plaine et quelques cartes postales pour nos amis diagonalistes. Nous démarrons cette première étape du Rayon d'Allègre à Bruère par une agréable mise en jambes d'une quinzaine de kilomètres sur des routes ondulées sans excès, peu fréquentées à cette heure encore matinale et dans une région très boisée. Je reconnais un secteur que j'avais apprécié huit ans plus tôt lors de ma neuvième Diagonale de France de Perpignan à Dunkerque. Bernard en était, mais il n'en a conservé aucun souvenir : ni de notre contrôle à l'hôtel Leydier, ni de la course cycliste organisée dans la ville (qui nous avait valu quelques applaudissements non pour notre vitesse, mais pour nos sacoches), ni de Sembadel-gare au croisement de la D908, ni enfin de la petite route qui nous avait permis de rejoindre par une rapide descente la vallée de la Dorette. Aujourd'hui, nous ne partons pas vers Ambert, mais nous restons sur la large route départementale de La Chaise-Dieu.

J'espérais que nous pourrions consacrer une petite demi-heure à la visite de l'intérieur de la superbe abbatiale Saint-Robert dont j'ai gardé un très bon, bien que très ancien, souvenir. En particulier, le superbe chœur monastique avec ses stalles de chêne et cette Danse macabre, étonnante de réalisme. Mais il faudra que nous repassions. En mai, les portes ne s'ouvrent qu'à 10 heures. Nous sommes condamnés à nous satisfaire de l'extérieur qui ressemble davantage à une forteresse qu'à une église (cf. planche 21b).

Après avoir traversé un petit marché, coloré et déjà animé, nous quittons cette Chaise Divine pour une très longue promenade, plus souvent descendante que montante, sur les agréables et tranquilles routes du parc régional du Livradois-Forez. Nous naviguons plus précisément dans le Haut Livradois, pays de collines et de plateaux granitiques, largement couvert de forêts d'essences variées où le vert sombre des sapins domine souvent, et de landes à pâture ou parcelles agricoles à proximité des rares villages. L'exode rural a frappé fort par ici et les belles maisons aux murs de granite et jardins fleuris sont aujourd'hui des résidences secondaires, amoureusement bichonnées par des citadins en manque de nature.

Le ciel s'est partiellement couvert et la chaleur est moins lourde. Le rude kilomètre pour accéder au col de la Dételée à la sortie de St-Germain-l'Herm, nous secoue un peu des jambes qui avaient tendance à trouver la vie trop facile. Mais elles retrouvent rapidement leur farniente dans l'interminable descente vers Sauxillanges. Secteur exigeant pour nous car la route est étroite et gravillonnée par les pertes de camions transporteurs de graviers, mais superbe par son environnement forestier, le long d'une adorable rivière à truites qui porte le nom suggestif d'Eau Mère.

En débouchant dans les faubourgs de Sauxillanges, nous retrouvons la plaine et la civilisation, sans rien y gagner, bien au contraire. Soudain, il fait plus chaud, la circulation se réveille, la pollution nous saute aux narines. Je n'ai pas vu grand-chose d'intéressant en traversant cette bourgade, anonyme parmi tant d'autres.

Nous faisons un court arrêt dans le village de Manglieu, siège de l'une des plus anciennes abbayes d'Auvergne puisqu'elle aurait été fondée en 656 par Saint-Genès, évêque de Clermont. L'extérieur de l'abbatiale Saint-Sébastien (cf. planche 21c), classée monument historique, a été entièrement rénové. L'édifice, avec son clocher de briques rouges, a une certaine allure, mais le tableau est complètement gâché par une batterie de cinq fils électriques et un horrible câble. Comme si ces parasites n'auraient pas pu être placés ailleurs ! L'intérieur, où l'on pénètre par une jolie porte romane à archivolte, est remarquable par ses lignes très sobres. Dommage que le chœur ait été défiguré par un badigeon qui n'est certainement pas carolingien ! Ce site mériterait qu'on le débarrassât rapidement de ses fils pollueurs et de l'individu sans goût qui en a la responsabilité.

Du 7 au 9 mai 2006 : ***de Allegre** (Haute-Loire) à Bruère (Cher)*

a - Allègre : la pente est rude près de la Porte de Monsieur

b - La Chaise-Dieu vers 9h : ville macabre !

c - abbatiale de Manglieu

d -calories à Billom

e - contrôle à Artonne

f - église d'Artonne

g - la Sioule à Ebreuil

h - le village de Beaune d'Allier et sa belle église

Planche 21

Un peu de géographie

En sortant de Manglieu, nous remontons une fort sympathique vallée verdoyante avant d'escalader un collet non répertorié, qui porte le joli patronyme de La Beauté. Le franchissement de cet obstacle - qui n'a de beau que son nom - nous ouvre la porte des Limagnes, Grande et Petites, que nous allons traverser suivant une direction NNW pendant une quarantaine de kilomètres. Cette Limagne, comme nous l'avons tous appris à l'école, est la grande dépression drainée par l'Allier, entre les Monts Dore à l'ouest et les Monts du Livradois à l'est. Dépression tectonique par affaissement à l'ère tertiaire, c'est aujourd'hui une vaste plaine sédimentaire de terres très riches, mélanges de sédiments lacustres, d'alluvions de l'Allier et de poussières granitiques. C'est un pays de sols noirs très fertiles, couvert à l'infini de champs rectangulaires "en lames de parquet", où les céréales de toute sorte se disputent l'espace avec le maïs, la betterave à sucre, le colza, le tabac et même la vigne sur les pentes de quelques rares élévations du terrain. Dans ce paradis agricole, les villages sont nombreux et cossus, les petits châteaux fréquents, les églises bien entretenues.

Notre première préoccupation est de casser la croûte. Ce que nous faisons dans la partie basse de la petite ville de Billom, sur le trottoir-terrasse d'un petit restaurant car il est trop tard pour faire des courses… Nous n'en avions surtout pas l'envie. La serveuse et/ou patronne est une grande bringue, à la langue acérée et à la répartie vive. Je connais certains des baratineurs de notre club de cyclos qui se seraient régalés à asticoter cette belle plante, qui est plutôt du genre "hommasse" d'ailleurs. Nous lui commandons une omelette complète (avec salade) et deux demis. Suit un dessert de crème brûlée pour Bernard et de chocolat (cf. planche 21d) pour moi l'incorrigible, arrosé d'un café. Le tout est bouclé en une petite heure et pour un prix correct. A 13h10, nous libérons la place, qui est in petto prise par d'autres clients car le bistrot et sa serveuse semble avoir beaucoup de succès .

Ces modestes agapes nous permettent de repartir avec une énergie renouvelée et un moral bien meilleur que la veille à St-Flour car la plate Limagne a remplacé la montagneuse Margeride et la température est nettement moins étouffante. D'ailleurs le Puy de Dôme s'est voilé de noir et, durant toute l'après-midi, nous jouerons à « *Attrape-moi si tu peux !* » avec de lourds nuages d'orage. Nous gagnerons la partie brillamment… et avec beaucoup de chance.

Somnolence... ... et réveil en sursaut

Comme Bernard va bientôt parcourir ce pays au cours de sa Diagonale, je lui suggère de se mettre en condition et de rouler en tête au rythme qui sera le sien. C'est donc dans une formation alignée et immuable que nous remontons vers le nord sur des petites routes tranquilles et sans difficultés. Sauf, parfois, dans la traversée des villages où la signalisation est souvent incomplète et les changements de direction inattendus. Poissat, Lempty, Joze où nous coupons la route de Vichy, Entraigues, Martres-sur-Morge, Le Cheix, sont les principaux villages que nous égrenons comme les grains d'un chapelet. Progression assez facile… mais un peu monotone. La montagne, c'est dur, c'est chaud, mais c'est varié. Ici, à moins d'être un expert en céréales, on s'emm… un peu… Confiant dans le pilotage de mon compère, je m'endors... d'un seul oeil.

C'est un méchant "coup de cul" au pied du village d'Aubiat qui me sort de cette torpeur "limagnesque". Nom d'un chien, quel mur ! 20% ? Je mets pied à terre sans vergogne. Bernard qui est encore jeune et tonique parvient à arracher son braquet au risque de casser sa chaîne. Cet Aubiat est un petit bourg qui s'est posé sur un reliquat de coulée volcanique. Le village n'est pas grand, car l'arête est étroite. Bientôt, nous dévalons la pente opposée pour venir nous heurter à la bonne grimpette (beaucoup plus longue mais, en contrepartie, nettement moins pentue) qui conduit au centre du village d'Artonne où le sieur Patrick a décidé que nous devons faire viser nos cartes de route.

Artonne est un village médiéval, autrefois fortifié, situé sur un versant orienté vers le sud, face à la Grande Limagne clermontoise qui fut anciennement planté de vignes. Quelques murs et tours des anciens remparts sont les derniers témoins des fortifications qui protégeaient la cité. Artonne était alors l'une des « *treize bonnes villes d'Auvergne* ». Des sources et lavoirs expliquent le choix de ce site, déjà construit à l'époque gallo-romaine. Ce village a connu un passé plus glorieux. Aujourd'hui, seuls trois commerces y subsistent et ils sont tous fermés. La boutique "qui vend de tout" n'ouvre qu'à 17h30 ! « *Eh oui, mon bon Monsieur, la gérante est seule…* » nous jette un zombi qui passe par là à cet instant.

Nous devons nous résigner, après avoir parcouru toutes les rues du village, à satisfaire les exigences de Maître Plaine en nous tirant respectivement le portrait devant le panneau à la sortie du village (cf. planche 21e). En prenant le soin de choisir celui qui est barré de rouge pour témoigner de notre désappointement à l'encontre de ce bled peu accueillant. Nous avons quand même rendu une visite protocolaire à l'église Saint-Martin, monument principal du village, classé monument historique (cf. planche 21f). Mais, oui, bon, bof… Il y a mieux, même si, j'en conviens, la haute nef et sa voûte appuyée sur des doubleaux en arc brisé a une certaine allure.

Nous quittons ce village assez décevant, un peu avant 16h00, sous un ciel toujours menaçant et sans trop savoir en quel lieu nous allons dormir ce soir. J'avais pensé à Ebreuil 17 km plus avant, mais ce gros bourg touristique, clef d'accès aux gorges de la Sioule, ne possède aucun équipement hôtelier. Mon projet est de faire un détour jusqu'à Gannat. Mais le besoin croissant de notre drogue quotidienne à l'heure du goûter, à savoir la fameuse « *boisson de couleur noire, américaine, qui fait des bulles* », nous incite à faire une halte dans le petit café-restaurant de Saint-Agoulin, 5 km après Artonne. Heureusement que Bernard a repéré ce discret établissement, l'Aquilin, au moment où je lui tournais le dos pour partir vers Gannat, car, grâce à sa vigilance, notre destin – au moins jusqu'à demain – va s'en trouver chamboulé.

Coup de chance...

Le patron de l'Aquilin est une jeune homme, père d'une charmante petite fille qu'il est présentement occupé à chouchouter. Nous lui demandons un conseil pour résoudre notre problème d'hébergement. Après nous avoir confirmé l'absence d'hôtel à Ebreuil, il nous suggère les "Volcans d'Auvergne", situé à moins de 3 km dans l'enceinte de la station autoroutière. La disponibilité de chambres nous est confirmée par une dynamique jeune femme qui y travaille en soirée au service du restaurant, tâche qu'elle assure à midi, ici à l'Aquilin. Notre décision est prise, en dépit d'une addition qui sera sans doute plus élevée que les précédentes. Dans la foulée, nous profitons de l'occasion pour satisfaire notre double frustration d'Artonne. D'abord en sirotant notre Coca quotidien, ensuite en faisant viser nos cartes de route. Nous nous retirons en remerciant notre hôte pour son aide, et en donnant rendez-vous en soirée à sa pétulante serveuse.

C'est dans une queue d'orage venteuse que nous passons la barrière d'accès de l'enceinte de l'aire des Volcans d'Auvergne, repérable de très loin, par le vaste arc d'acier qui porte le tablier du pont qui enjambe l'A71. L'hôtel est un vaste bâtiment, en fer à cheval ouvert dans la direction de la chaîne des Puys. Notre arrivée n'étonne point l'austère réceptionniste, qui doit en voir quotidiennement d'autres, même si les cyclistes empruntent rarement les autoroutes. Elle nous indique un emplacement pour garer nos chevaux qui passeront la nuit dans un recoin du vaste hall, tendrement encadenassés. Puis elle prélève à Bernard une somme de plus de 80 euros pour une nuitée et deux tickets de petit déjeuner, avant même que nous ayons pu voir la chambre. Ce sont les méthodes de l'hostellerie moderne. De toute façon, il n'y a pas de surprise dans ce type d'établissements deux étoiles quasi-standardisés, qu'ils aient pour appellation Ibis, Campanile ou autre comme c'est présentement le cas.

Comme les calories de notre omelette sont consommées depuis belle lurette et que nos estomacs nous le rappelle avec de plus en plus d'insistance, nous allons faire un tour jusqu'à la cafétéria, après le rituel coutumier de la douche et de la lessive. Cette aire est immense et, si le secteur de l'hôtel est calme, celui des services est grouillant. C'est la première fois que je me trouve ainsi immergé dans le monde des automobilistes autoroutiers et pressés, sans être passé préalablement par un péage et avoir connu l'ivresse (?) des kilomètres avalés à 135 km/h. Impression étrange… Je me sens un peu comme le Jacquou la Fripouille du film « *Les Visiteurs* »… Et pourtant personne ne semble prêter la moindre attention à nos tenues un peu curieuses, en particulier au niveau des pieds…

L'estomac calé par un sandwich et un brownie, nous ne descendrons au restaurant de l'hôtel que vers 21h00, à la surprise de la belle Janine de Saint-Agoulin, qui ne nous attendait plus ! Nous nous contenterons d'une andouillette de belle taille et d'un dessert crémeux pour mettre un terme à cette étape de 140 km, menée à la moyenne de 20,9 km/h avec une élévation de 1.165 m. Le même parcours dans l'autre sens doit être une autre affaire, car nous avons assurément plus descendu que grimpé en cette belle journée moins caniculaire que les précédentes.

Vendredi 25 mai 2007

De St-Agolin (Puy-de-Dôme) à Bruère-Allichamps (Cher)

121 km et 1.045 m d'élévation

Le réveil a sonné à 5h30, car nous avons le projet de partir à 7h00 pour déjeuner vers 12h/12h30 à St-Amand-Montrond, à 115 km de là.

Vers 6h30, nous sommes pratiquement les premiers à l'attaque du buffet de petit-déjeuner, particulièrement bien achalandé, grâce aux soins attentifs d'un petit bout de femme aussi active que souriante. Tout en s'agitant en tous sens, elle s'enquiert de notre situation car nous sommes déguisés en cyclistes ce matin et que ce 'est pas très fréquent par ici. Elle nous apprend que nous allons passer près de chez elle à Lalizolle, sur la route de Commentry. Quelle pêche au petit matin ! Je lui emprunterais volontiers sa bagnole pour rejoindre son bled, tandis qu'elle escaladerait la montagne sur mon cheval, aux côtés de Bernard. Comme elle termine son service à 8h00, on pourrait peut-être s'arranger ? Je n'ose pas lui en parler. Je ne sais si le règlement des Rayons du Centre prévoit de tels arrangements… Nous quittons cette pile électrique, gavés de provisions à l'intérieur de nos estomacs et à l'extérieur dans nos poches de maillot.

Après deux kilomètres de plateau, nous abordons dans la fraîcheur matinale – il a fini par pleuvoir un peu durant la nuit – la rapide et tortueuse descente sur la vallée de la Sioule. J'aime beaucoup les descentes. Quand je les fais à grande allure, les mains en bas du guidon, je me concentre et tout se passe bien (du moins jusqu'à présent !). Quand je me prends à glandouiller, les mains en haut du cintre, j'ai tendance à regarder autant le paysage que la chaussée et…

Les joies de la bicyclette...

Paf, paf…pchtt… dong, dong…

« *Merde, j'ai talonné*[10] » hurlai-je en me garant au plus vite sur le bas-côté, tout en zigzagant.

Bernard, surpris et emporté par la vitesse, s'arrête quelques décamètres plus bas. Nous gagnons à pied, l'un montant, l'autre descendant, un emplacement plus tranquille en dehors de la chaussée. La chambre arrière, fendue sur un bon centimètre, est hors d'usage et sera évacuée dans une poubelle. Je mets en place la seule chambre à air de secours que j'ai apportée – après 20 ans de cyclisme, je crois toujours qu'on crève très rarement avec des pneus neufs au dessous de 1.000 km, ce qui est assez juste… quand on ne talonne pas ! – et le compatissant Bernard se charge de remettre les six kilos de pression. Dix bonnes minutes d'exercice, les mains dégueulasses, le souffle (celui du gonfleur seulement !) très court, bref, les jouissives conséquences d'un moment d'inattention… Je fixe ma sacoche arrière, j'enfourche ma mule, je fais trois mètres…

- « *M… ! Je suis aussi crevé à l'avant !* »

Bis repetitum, un peu plus facile et moins salissant cette fois. Sauf que c'est moi qui gonfle et qui m'essouffle ! Evidemment Bernard m'a passé sa dernière chambre de secours puisque la première avait été utilisée au Pont du Bouchet avant le départ de la seconde étape. Nous sommes désormais « *tout nus* » et à la merci de la moindre épine.

- « *T'en fais pas, j'ai une boîte de rustines !* » Brave Bernard !

Je repars prudemment dans la descente, l'œil rivé sur le goudron, évitant le moindre gravier. Tout va bien, cette fois-ci. Petit arrêt pour une photo sur le pont de la Sioule à l'entrée d'Ebreuil (cf. planche 21g) et nous attaquons en douceur la très longue montée de 14 km vers le lieu-dit La Bosse, près de 400 m au-dessus de nos têtes. Il fait très beau et assez frais, après le passage de la dépression orageuse de la veille.

10 expression du jargon cycliste empruntée au langage des marins : un bateau talonne quand sa quille touche le sable, sans pourtant s'échouer. Pour un cycliste, talonner c'est écraser le pneu sur un caillou et percer, voire éclater la chambre à air

Nous sommes de retour sur les terres de la province bourbonnaise, entre Combraille et Limagne, région de moyenne montagne, de vastes pâturages très appréciés des boeufs charolais et de forêts d'espèces variées. La pente, le plus souvent modérée, est assez régulière. Le village de Lalizolle est le seul secteur d'activité vraiment notable. Seraient-ils tous de la même race, type « fourmi agitée » que notre serveuse matutinale dans ce village de la Gaule profonde ? Pourvu qu'un Obelix ne nous prenne pas pour deux Romains et ne nous balance pas sur la tronche l'une de ces boules de granite qui décorent les prés alentour ! Non tout se passe bien. Nous traversons Lalizolle dans l'indifférence générale...

Souvenir et nostalgie...

Une petite émotion au franchissement de la route D987 à La Bosse. La dernière fois que j'y suis passé, j'arrivais de Wien (en Autriche, pas Vienne près de Lyon !) avec mon compère l'Aveugle et je partais pour Lisbonne, tout simplement. Comment oublier cette troisième étape de notre Diagonale Strasbourg-Hendaye, de Jaligny-s/Bebre dans l'Allier à St-Yrieix-la-Perche dans la Haute-Vienne, avec ses 262 km et 3.300 m d'élévation, réalisée avec armes et bagages à près de 20 km/h de moyenne ? C'était une autre époque, assurément !

Ma tâche est moins ardue aujourd'hui et je me plais à repasser dans ma tête les péripéties de cette exceptionnelle journée du 24 mai 2000[11] (sept ans presque jour pour jour !), en me laissant doucement glisser vers Estivareilles, dans un magnifique secteur forestier. Quelle Aventure cette Grande Diagonale d'Europe !

Progressivement, nous retrouvons les paysages si souvent parcourus du Bocage bourbonnais. Les espaces se ferment avec la présence des bouchures (haies vives, ponctuées de chênes), le relief se fait plus arrondi, les forêts se font plus rares, les vaches blanches plus abondantes.

Hommage aux « Beaune de France »

L'itinéraire de ce rayon d'Allègre, tracé par le maître d'œuvre Patrick, traverse la petite cité ex-minière de Commentry et retrouve le parcours du Rayon de Saint-Flour, quelques kilomètres plus loin. Les deux Rayons ont un tronçon commun de plus de 60 km. Comme j'ai horreur de revenir sur mes pas, j'ai décidé de modifier le tracé, quitte à risquer une refus d'homologation ! Tu n'oserais pas Patrick, n'est ce pas ?

Au lieu-dit La Maison Rouge, nous entrons résolument en rébellion et laissons la route de Commentry pour prendre une D13 en direction de Montmarault. Mon objectif est de traverser Beaune d'Allier, histoire d'aller faire connaissance avec un autre petit cousin de notre cité nourricière. Le village d'à peine 300 âmes est tout mignon, bien propret (cf. planche 21h) avec une église toute simple coiffée d'un élégant clocher de pierre, et un vaste champ de foire. La présence d'engins témoigne de la vocation agricole de ce bourg.

Après Beaune-le-Froid, le village montagnard de la région de Saint-Nectaire, après le hameau de Beaune entre Langeac et Allègre, au coeur des Monts de la Margeride et que nous avons snobé pour cause de canicule excessive, voici un Beaune très rural et sympathique... mais totalement désert. Nous n'aurons même pas le plaisir d'y rencontrer un "cousin" ou une "cousine" pour « causer du Pays » !

Ce ne sont pas les seuls Beaune qui essaiment notre terre de France. Je pourrais citer aussi Beaune-la-Rolande, petite ville de 2.000 habitants aux confins de la Beaune à une cinquantaine de kilomètres au nord-est d'Orléans. Et aussi le village de Beaune-sur-Arzon dans la Haute-Loire que nous eussions pu visiter en détournant notre parcours entre Allègre et La Chaise-Dieu d'une quinzaine de kilomètres... et de sérieuses bosses supplémentaires.

Et encore Beaune en Savoie, qui a choisi une rupture de la pente pour se construire sur le versant sud du massif de la Vanoise. Sa petite église de pierre blanche domine St-Michel, bourgade reserrée en contrebas dans la vallée de la Maurienne, et passe ses journées à décompter les courageux cyclistes qui escaladent le Télégraphe avant de se lancer à l'assaut du Galibier. J'y avais conduit une trentaine de cyclos de Beaune un dimanche de fin juin 1996 . Nous avions partagé près de l'église un pique-nique avec les Beaunois savoyards. Un très beau et bon souvenir !

11 cf. A Chacun son Cap Horn, téléchargeable sur www.gilbertjac.com

Belenus ou Bellone ?

Beaune est donc une appellation bien répandue sur le sol gaulois. Son origine serait un hommage au dieu celte Belenus ou Belenos, divinité à l'égal de l'Apollon des Grecs. Selon la mythologie, il s'agissait d'un dieu lumineux. Son nom signifie resplendissant, éclatant, ses fonctions principales sont la médecine et les arts. Il était fêté à la fin de l'hiver pour marquer l'arrivée de beaux jours et, à cette occasion, les druides accomplissait un rituel, faisant passer le bétail entre des feux pour conjurer les épidémies.

Je trouve que ce Belenus, Apollon flamboyant, médecin et artiste, est un bon choix pour l'appellation de notre charmante ville de Beaune en Côte d'Or.

Et je ne veux pas savoir que certains étymologistes - sans aucun doute des jaloux - ont imaginé que le terme Beaune pourrait venir d'une déformation du nom de la déesse Bellone, une méchante figure de la mythologie romaine. Tantôt considérée comme l'épouse de Mars - le dieu des victoires -, tant comme sa soeur, elle incarne toutes les horreurs de la guerre. « *Bellone aux mains sanglantes, la sinistre déesse de la guerre* », a écrit Sénèque. Nous n'avons, nous les beaunois, rien à voir avec cette terrible femelle. Apollon/Belenus nous sied infiniment mieux !

Quand la scoumoune s'en mêle...

A peine reparti de ce Beaune-en-Allier, je ressens un léger freinage au niveau de la roue avant. Elle est à moitié dégonflée. Manifestement ce n'est pas mon jour ! Tandis que je retire la chambre, Bernard sort sa boîte de réparation qui ne contient… que deux Rustines. Bingo, ce n'est pas le moment de se rater ! Mais l'épine coupable du forfait se cache si bien que nous sommes incapables de la localiser. Et a fortifie le trou qu'elle a fait dans la chambre. Par chance, nous n'avons pas vraiment quitté le village et je repère une mare près d'une maison proche.

- « *Ohé, bonjour ! Y'a du monde ?* »

Un homme, jeune et costaud, pointe son nez, d'abord soupçonneux puis bienveillant quand il comprend la situation. Après que nous ayons réparé la chambre en faisant quelques bulles dans la mare, il nous offre même un rafraîchissement et deux Rustines de rab… Le pied ! Nous remercions chaleureusement notre sauveur, informaticien professionnel qui a trouvé la bonne solution pour concilier son travail et la vie à la campagne. Il a eu la chance de piloter un projet de développement pour France Telecom et d'obtenir par ce biais une ligne particulière Internet à haut débit. Astucieux !

Nous repartons sur une route étroite mais en bon état, montueuse sans abus, tournicotant entre des haies vives de façon fort sympathique. Nous l'abandonnons moins de 2 km avant Bénezet pour emprunter la redoutable N145 (de Montluçon à St-Pourçain-sur-Sioule, l'une des routes les plus désagréables de France en raison de son profil cassant et de son trafic). Ce court secteur suffit pour raviver mon abjection pour cette route. Les blessures qu'elle m'avait - moralement - faites lors d'une Diagonale de Brest à Menton douze ans auparavant ne sont pas encore cicatrisées, et ne le seront sans doute jamais. C'est donc avec joie que je quitte cette nationale à la sortie de Bénezet. Vive la gouleyante D158 du département de l'Allier, que nous allons déguster encore durant une dizaine de kilomètres !

Dans la traversée de Villefranche, je guette avidement l'enseigne d'une boutique ou d'un supermarché susceptible de vendre des chambres à air… Rien, nada, nothing ! Prémonition ? A la sortie du bourg, nouvelle crevaison et la scène se répète à l'identique. L'informaticien est remplacé par une charmante vielle dame, la mare par un seau d'eau et l'Oasis par un Cola-cola ! Elle est toute chamboulée la brave, car elle vient de parler à son fils qui est en Slovaquie et qu'elle entendait aussi bien que s'il était dans la pièce à côté. Tout en travaillant, je lui confie que le mien réside à Shanghai, - et oui, en Chine, chère Madame – et que c'est exactement la même chose quand il nous appelle.

La réparation étant faite et l'épine coupable localisée et pulvérisée, nous quittons notre bienfaitrice. Ils sont vraiment sympas tous ces gens et très compatissants devant la misère d'un vieux paumé qui n'est pas foutu de réparer une roue sans faire des bulles !

Cette crevaison, qui sera heureusement la dernière, nous a "bouffé" un gros quart d'heure comme les précédentes, soit une grosse heure au total. Pas question d'aller casser la croûte au Mac Do de St-Amand, car il est déjà plus de 11h. Nous avons "brillamment" parcouru 58 km en 4h15 ! C'est en croisant les doigts que nous poursuivons notre route vers le nord. De nouveau par une petite route blanche, moins sympathique et agréable que la précédente car elle est quasi plate et presque droite.

Image de la France profonde et assoiffée

Nous entrons dans le bourg de Hérisson vers midi. C'est jour de marché et la petite ville est animée. Après quelques zigs et autres zags, nous tombons dans un restaurant très sombre où une jeune – et plantureuse – serveuse accepte, à contrecoeur semble-t-il, de nous servir deux sandwichs "saucisson/salade" et deux demi de bière. Le service sera longuet car 50% de l'activité de la soubrette consiste à servir des blancs ou rouges "limés" à une douzaine d'assoiffés ! Etant donné que le service individuel est suivi d'une collecte immédiate de la monnaie et que chacun paie sa tournée, l'opération dure un moment. Considérant que la donzelle sert aussi le repas à une demi-douzaine de tables, il n'est pas étonnant que notre très succincte collation ait duré une bonne heure ! Ainsi va la vie dans la France d'en bas !

Poussés par l'envie d'en finir et aidés par un vent soutenu, nous descendons la vallée du Cher à une vitesse «grand V», en suivant la route principale de Montluçon à St-Amand-Montrond, pas trop encombrée. Les 43 km restants sont bouclés en 1h50' sans fioriture, ni arrêt touristique dans un secteur qui est notre jardin. Il est tout juste 15h00 quand la patronne du camping des Platanes de Bruère-Allichamps applique le cachet final sur nos cartes de route et nous remet deux jetons pour une douche aussi brûlante que l'air extérieur. Nous retrouvons la Picasso, chaude comme un pain qui sort du four et pas boudeuse du tout. Il semble que la contemplation de la haie ait suffi à son bonheur.

Le casse-croûte au Mac Do de St-Amand et le retour à Beaune sont sans histoire. La routine…

Notre périple totalise 654 km et 7.945 m d'élévation. Ce fut vraiment une belle balade avec une sublime étape, la seconde, au cœur de l'Auvergne volcanique. Chaud, chaud, mais superbe comme une coulée de lave incandescente !

Quelques semaines plus tard, Bernard en superforme, réussira la Diagonale de France de Dunkerque à Perpignan, tout seul comme un grand et sans aucun baisse de régime. Je ne doute pas que le court entraînement de pilotage en Limagne et l'enchaînement des cols cantalous sont en partie la cause de cette réussite. Et je me réjouis vraiment d'avoir - ne serait-ce qu'un tantinet - contribué à cette performance. Bravo Bernard !

Rédigé à Beaune en juillet 2007

à suivre « Rayonner avec Patrick... et Zef », au chapitre VIII